

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 24

Artikel: Après le concours de Vincennes : dialogue de deux gymnastes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191092>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tribuer au développement physique et moral de notre vaillante jeunesse.

C'est dans ces idées, croyons-nous, que les Lausannois attendent votre retour. Tous iront demain à votre rencontre pour vous féliciter, vous applaudir et vous serrer la main.

Inhumations en mer.

A propos de la mort de M. Richaud, gouverneur général de l'Indo-Chine, qui a succombé à une attaque de choléra, à bord du *Calédonien*, et dont le corps a été lancé à la mer, on s'est livré à toutes sortes de dissertations sur la question de savoir ce que devenaient les corps dans les profondeurs de l'Océan.

Quand un homme meurt à la mer, on le coud dans un sac, un boulet aux pieds, et après un mot d'adieu du capitaine et un salut du pavillon, on le laisse glisser dans l'abîme. Si le navire est sur les grands fonds, le cadavre descend à plusieurs milliers de mètres dans les eaux. Qu'advient-il de lui ? Son sort final, on le devine bien : il sera mangé ; mais qu'advient-il tout d'abord ? Soumis à des centaines d'atmosphères de pression, va-t-il se putréfier ou demeure-t-il dans le même état jusqu'à ce qu'il soit devenu la proie des bêtes dévorantes ?

Un savant, M. Régnard, s'est posé cette question, et pour la résoudre il a soumis des fragments de viande dans l'eau, au moyen d'un appareil spécial, à des pressions de 6 et de 700 atmosphères. Après quarante jours il a retrouvé cette viande seulement un peu gonflée et blanchie à la surface, mais à l'intérieur absolument saine et sans odeur. L'expérience de M. Régnard est très nette, très concluante, et il est infiniment probable qu'en effet, dans les grands fonds de la mer, la substance des êtres ayant vécu n'est pas soumise aux mêmes décompositions qu'au voisinage ou au contact de l'atmosphère.

Mais qu'on n'aille pas croire pour cela que les cadavres des noyés et de toutes les bêtes mortes vont s'entasser au fond de la mer. D'autres bêtes sont là qui y mettent bon ordre et, comme sur terre, la faim est l'implacable souveraine à laquelle tout obéit jusqu'au plus profond des abîmes de l'Océan. Et même les cadavres pourraient s'y putréfier qu'ils n'en auraient pas le temps. Ils sont certainement aussitôt mangés par des centaines de poissons voraces et des myriades de petits crustacés plus voraces encore, dont le formidable appétit est la garantie même de la pureté des eaux des mers.

L'écouailetta de café.

Dào teimps dào grand Napoléon, dè cé à la Joséphine, que lo café étai tant tchai, que cotàvè on écu-nàovo la livra, l'étai mémameint defeindu d'ein bairè ein France, po cein que Napoléon, rein què po tsecagni lè z'Anglais qu'ein aviong à veindrè, ne volliàvè pas po ti lè diablò qu'on ein atsetai et lo lào volliàvè laissi po compto. L'étai cein qu'on lài desai lo « blotiusse », que mon père-grand ein parlàvè soveint.

On dzo que Napoléon sè promènàvè et què passàvè dévàng la cura d'on veladzo, lo gaillà qu'avai fin naz, cheint qu'on grelhivè dào café. L'eintrè tot drài et tràovè l'incourà ein trein dè semottà lo grelião su lo soyi, et qu'est tot interloquà dè vairè l'empereu.

— Coumeint ! lài fà Napoléon, vo que vo dévetrià bailli l'exemplo, vo vo servi de 'na martchandi qu'est defeindli et vo grelhi dào café ?

— Nefà ! repond l'incourà, qu'avai bouna pliatena, ne vâidè-vo pas que lo bourlo po lo destruire.

Napoléon étai trào mälän po sè laissi eimbéguinà pè 'na tôle gougne ; mà fe tot parai état dè recaffà et dit à l'incourà : Eh bin, tandi que ne sein solets, dépatsi-vo d'ein màodré on bliosset qu'on ein pouessè vito bairè à tsacon on écouailetta à catson.

Et l'est dinsè que cé bràvo l'incourà, pè onna coufenarda à propou a pu bairè se n'écouailetta dè café sein couson dè la police.

Après le concours de Vincennes.

Dialogue de deux gymnastes.

— Dis-donc, je pense que nous pouvons être contents, hein ?...

— Aloo !

— J'ai tout de même tremblé un moment... Je me suis dit comme ça : nous sommes fumés !

— Pas moi !... Vois-tu, ce n'est pas pour blaguer, mais quand j'ai vu ce concours de section, j'ai dit : voilà qui est enlevé proprement, sans bavures ; il n'y a rien à repiper !... Et les engins, pauvre ami !... Allez-y voir !...

— C'est vrai. Ces Parisiens étaient tout ébaubis,

— Et puis, honneur à Monsieur Carnot. C'est lui qui était content !... Il disait au général qui était à côté de lui : « Quels gaillards il y a dans cette Bourgeoise ! »

— Et ceux qui sont aux parallèles, les avez-vous remarqués, monsieur le Président ? a ajouté le général. Ce sont les *Pieds-noirs* ; ils n'ont pas froid aux yeux non plus, ceux-là !

Il ne ferait guère bon leur chercher niaise... Quels biceps !

— Ces braves Suisses, ces braves voisins ; ils ont toutes mes sympathies, a répondu M. Carnot.

— Eh bien, c'est très joli de sa part. Je t'assure, mon cher, que s'il n'avait pas du monde demain à l'Elysée, il doit nommer des cardinaux, j'aurais proposé à tous les types d'aller dire bonjour.

— Aloo ! moi aussi. Et puis qu'on nous aurait reçus au tout fin... Et la dame ; tu n'as qu'à voir son portrait dans l'*Illustration* ; c'est la bonne même... Il faut tâcher qu'ils viennent à l'Abbaye des Vignerons.

— Mais ce n'est pas le tout ; aller voir boire un demi de nouveau.

— Un demi de nouveau ?... qu'est-ce que c'est ? Va chercher ; ils n'ont pas une goutte à Paris ; tu ne vas pas partout que des chopes, — toutes petites tites encore, — des liqueurs, du café des glorias. Ça ne vaut pas notre vin. Ils ont bien du rouge ; on pourrait essayer, mais ça ne désaltère pas.

— Eh bien, on en boira un peu plus.

— C'est vrai. Mais je ne comprends pas, tout de même, ces grands cafés de Paris de ne pas se tenir, au moins pendant l'Exposition, un tonnelet Cully ou de St-Saphorin. On le paierait bien 10 centimes de plus le litre, ce ne serait pas une affaire.

— Donne-moi voir un bout de Grison ; je n'aime rien ces cigares de Régie, ça vous sèche le gosier.

— Tiens, en voilà de chez Spihige. A propos, ils sont en pleine fête à Lausanne, avec les Sous-Off. Si tu as un conseil à donner, il nous faut aller directement à Beaulieu depuis la gare.

— Dis-donc, comme on va siffler un bon verre à la cantine !...

— Tais-toi, malheureux, ... mais ne parle pas !!

Naïveté d'une sentinelle.

On sait que nos compagnies de siliers furent supprimées, il y a de bien des années. Mais comme elles n'avaient jamais passé à la caserne, on leur fit faire leur tour à l'école militaire à Lausanne, avant de les incorporer dans d'autres compagnies.

La compagnie arrivée, le capitaine plaça une sentinelle devant le cor de garde de la Cité ; un officier en petite tenue passant plus tard devant la sentinelle, cette dernière continua sa faction. L'officier, l'interpellant, dit : Vous ne me connaissez pas ? la sentinelle lui répondit : *Na, Monsu, pas l'honneur de vous connaître*. Là-dessus l'officier lui répondit : Je suis l'inspecteur général des milices ; qu'il